

Quand nous parlent les vieilles demeures : souvenir de Schwyz

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Die Schweiz = Suisse = Svizzera = Switzerland : offizielle Reisezeitschrift der Schweiz. Verkehrszentrale, der Schweizerischen Bundesbahnen, Privatbahnen ... [et al.]**

Band (Jahr): **37 (1964)**

Heft 11

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-777908>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La première question du touriste avisé venant dans un lieu qu'il ne connaît pas, mais dont il aimerait pénétrer l'essence, serait, ce me semble: «S'il vous plaît, quelle rue dois-je prendre pour gagner les vieux quartiers de votre ville?» En effet, c'est dans sa partie ancienne que toute localité a le mieux conservé son individualité, qualité appréciable et rare de nos jours où le Temps galope ventre à terre vers une triste uniformité, cette mère de l'ennui*. Hélas! avec l'esprit niveleur d'aujourd'hui, dit «progressiste», tendant à la standardisation des cultures et à la monotonie égalitaire, il se pourrait bien que sous peu Bienne, dans le canton de Berne, et Shanghai, sur le Yang-Tsé-Kiang, présentassent le même visage. Heureusement, en Suisse, la pioche n'a pas encore assassiné de nombreux îlots, où la dangereuse science, dénommée urbanisme, ne serait qu'un outrage au Passé.

Une fontaine à colonne surmontée d'une statue, des arcades bordant la Grand'Rue, des enseignes penchant vers le promeneur des bouquets en fer forgé, des maisons polychromes, des façades enluminées, des contrevents aux couleurs du canton qui balafrent gaîment la sombre silhouette d'une tour ou la masse sévère d'un château, c'est ça, le décor qu'en Suisse recherche avant tout l'archéologue ambulante.

Un marché en plein vent bourdonnant comme une ruche, regorgeant de légumes et de fleurs, encombré de fromages aussi gros que des meules, une brochette d'industrielles ménagères bavardant au pied de la statue du Banneret qui veille au bon ordre public ou bien autour de la Fontaine de la Justice qui, elle, avec sa balance, contrôle les prix afin que le client ne soit pas carotté en achetant choux et raves; voilà le tableau que j'aime retrouver au matin dans une bourgade, après y avoir passé la nuit à l'enseigne de l'Etoile ou de l'Ours.

Quittant la place du Marché et son gourmand amoncellement de victuailles, je me mets à la recherche des curiosités locales qui sont, généralement, les vieilles demeures patriciennes et bourgeoises, car il n'est en Suisse de bourgade un peu âgée ne pouvant offrir quelques aimables architectures du temps où la terre tournait plus rond.

Quand au début de ce siècle, l'engouement et le snobisme se porta aux «primitifs» de Siéne et de Florence et que l'atmosphère était saturée d'admiration botticellienne, on a beaucoup écrit – et même trop – sur les petites villes d'Italie. Cette littérature de salon, farcie d'une érudition puisée dans le Baedeker et très répandue parmi les gens à la page, se cuisinait principalement par de vieilles filles anglaises, incrustées dans les pensions florentines à huit lires, par des éphèbes préraphaélites et des esthètes désœuvrés.

Par contre, rares étaient, à l'étranger, les écrits parlant de la Suisse, de son patrimoine artistique et de ses bourgs pittoresques. Certes, rivaliser avec les petites cités italiennes qui, dans des décors de marbre, offrent des œuvres d'art à la pelle, n'est ni à la portée, ni dans l'intention des bourgades helvétiques. Néanmoins, en traînant les savates dans leur cadre avenant, on trouve toujours – je crois l'avoir déjà dit – de la petite curiosité locale. Ces dénichages n'exigent qu'un peu d'entregent: savoir interroger la marchande de cartes postales et le vieux monsieur sorti en promenade matinale; l'une et l'autre sont généralement tout disposés à renseigner l'étranger sur le passé de leur pays et les choses remarquables, ou réputées

* Comme le suggère La Motte-Houdard (1672–1751) dans le célèbre vers: «L'ennui naquit, un jour, de l'uniformité».

«LA SUISSE SANS ALPENSTOCK»

Nous extrayons les lignes ci-dessus du charmant ouvrage qu'André Trofimoff a publié sous ce titre en l'intitulant «Essai de tourisme romancé». L'auteur, ancien attaché au Musée de l'Ermitage et conservateur des tableaux des Palais impériaux, souligne dans son introduction qu'il n'a pas voulu faire un guide et, en effet, son ouvrage, où l'érudition le dispute à l'humour, se lit comme un roman. Chaque pierre, chaque objet est, pour lui, sujet d'une anecdote et, comme le dit Werner Weber dans son avant-propos «André Trofimoff a le don de la causerie qu'il mène légère sur les thèmes les plus variés: l'Art, l'Histoire et les petits faits quotidiens. Avec

telles, que l'on peut y voir. Ces «merveilles» sont souvent assez modestes et on les aimera, non pas comme l'on aime les symphonies à grand orchestre, mais comme on se plaît à écouter des mélodies populaires et des berceuses de vieilles nounous.

Aussi le touriste qui n'est ni couenneux, ni pachyderme (on nommait ainsi en Russie les gens peu sensibles aux beautés de l'art, les philistins), trouvera-t-il en flânant maintes façades singulières, maints intérieurs suggestifs. Combien est captivante, par exemple, l'ambiance d'une vénérable demeure schwyzoise que j'ai eu la chance de visiter! Heureusement, ce nid nobiliaire n'a pas trop souffert lors du sac de la ville par les troupes révolutionnaires: un des propriétaires de la maison était médecin et soignait les soldats français. Malgré cela, les farouches «ennemis des tyrans» ont quand même tailladé le portrait de Louis XIV qui, aujourd'hui, orne le vestibule en compagnie de Louis XIII, enfant (d'un type peu fréquent), de Pierre le Grand et de personnages habillés à l'ancienne mode schwyzoise, des portraits de famille. Parmi eux figure l'édificateur de la belle maison; cet ancêtre glorieux porte à son cou une médaille au profil d'Henri IV qu'il reçut de ce roi en tant que colonel au service de la France.

Plusieurs pièces sont entièrement revêtues de boiseries, dont certaines délicatement marquetées. De plaisantes cariatides soutiennent le riche plafond à caissons du grand salon dont le parquet est une savante mosaïque en bois de différentes nuances dessinant des têtes de maures et des polyèdres évidés. Dans ces pièces où l'adresse du menuisier est venue se joindre à l'art de l'ébéniste, où les lambris ont pris une patine satinée, on se croirait dans un coffret, voire dans le salon d'une nymphe bocagère qui, pour orner sa résidence citadine, aurait fait venir les plus belles essences de son domaine feuillu. Ici, un lavabo du XVII^e siècle, bosselé de figures héraldiques et soigneusement astiqué, jette dans un coin assombri une lueur lunaire. Là, un visage féminin – Pauline de Chandieu – sourit sur un pastel du galant marquis de Boufflers, surtout apprécié par les dames: car toutes, sur ses portraits, elles apparaissent jeunes et jolies**. Dans une autre pièce un beau poêle, gloire de Winterthur, raconte sur ses carreaux les hauts faits des Suisses, sans oublier le fameux tir de Guillaume Tell. Autre part, des grisailles du XVII^e siècle animent l'intérieur de l'erker et font voir les quatre saisons, les attributs de la pêche, de la chasse, de la guerre et un cortège d'animaux disparates: une tortue et un canard accompagnent une carpe, un cygne et un paon escortent un escargot.

L'ambiance est pleine d'intimes résonances qui, dans les chambres anciennes savamment reconstituées dans les musées, ne peuvent exister, chassées par le va-et-vient des touristes indifférents. La demeure schwyzoise, elle, est animée par la présence des descendants de ceux à qui ce foyer avait appartenu de père en fils. Dans ce milieu saturé de traditions, où durant des siècles on a assemblé des souvenirs de famille et des œuvres d'art intimes, où l'on a pieusement conservé les objets venant des aïeux, dans ce nid nobiliaire, dis-je, s'est attardée, avec les bons vieux lares de famille, la cadence sereine des jours révolus.

** Dans une lettre du Dr Tissot (janvier 1765) au comte Golovkine on peut lire: «Un étranger, M. de Boufflers, ci-devant abbé, qui a passé quelques semaines à Berne, Vevey, Aigle, peignant incognito (il se disait pauvre rapin) est ici (à Lausanne) depuis quelques semaines sous son vrai nom. Il a fait quelques portraits très médiocres, mais un homme de son nom qui fait des portraits doit être charmant aux yeux de ses modèles.»

bonne humeur et aisance, il répand ses pensées sur ce monde gracieux que l'Europe, en ses temps meilleurs, considérait comme un précieux ornement.» Insolite pour nombre de touristes, désorientés par l'absence dans ces pages, des «pics et glaciers sublimes», cette «Suisse sans Alpenstock»* conduit le lecteur pris au charme à travers les légendes et la petite histoire qui s'attachent au patrimoine culturel et folklorique de la Suisse. Un livre dont le touriste curieux ne se lassera point.

* André Trofimoff: «La Suisse sans Alpenstock», Editions Homme et Travail, Zurich.